

Illustis vitam miserandaque fata volueris,
Dicere quum jubeas, operi, precor, annue tanto.
Tu mihi, Musa, fave, concentus dirige nostros.
Illecebrasque rudi indulgens transmittite poetæ
Quæ, tristes olim solans testudine amores,
Sultanae nimis heu ! teneræ sub tartara missæ
Barbito æolium questus resonare docebas....

L'aventure fit grand bruit. Les journaux s'en emparèrent. Les vers latins du lauréat d'Amiens coururent de main en main et eurent les honneurs de la publicité. Les pensions de Paris s'empressèrent autour de la famille, et, l'année suivante, le jeune Charles faisait sa seconde dans l'établissement scolaire de la rue des Postes, qui s'est appelé depuis le collège Rollin. Les protecteurs enthousiastes ne lui manquèrent pas, au nombre desquels l'abbé Thibaut, proviseur de Saint-Louis, dont le zèle lui valut, par l'intermédiaire de Dussaulx, l'appui efficace du *Journal des Débats*. Aussi ne demeura-t-il que six mois au collège de Langres, où il professait la seconde, à dix-huit ans, au sortir de l'école normale. De Nancy, où on lui confia la rhétorique, il vint à Paris : le collège royal Louis-le-Grand lui offrait une de ses divisions. A vingt-deux ans, il était nommé professeur titulaire de rhétorique à Saint-Louis ; à trente-deux ans, professeur du collège Bourbon.

L'estime qu'il inspirait à ceux de son âge n'était pas au-dessous de cette brillante fortune. A l'âge de quinze ans, il reçut de l'acclamation de ses camarades le prix d'honneur qui lui était refusé au grand concours. Il menait de front les travaux d'érudition classique et les devoirs du professorat. Il fut, dès le début de sa carrière, l'un des collaborateurs les plus actifs de M. Lemaire dans sa grande collection des classiques. Lorsque l'*Histoire naturelle* de Plinè parut par ses soins, il effaça de sa plume, sur l'épreuve de la préface, son propre éloge tracé par l'éditeur. Il préparait dès lors son dictionnaire grec, en collaborant au dictionnaire de Planche. Il faisait accomplir à la lexicologie un pas considérable, en unissant à une science très-étendue et très-réfléchie un art plein de ressources pratiques. Son dictionnaire grec-français, l'un des joyaux de la grande librairie qui fondait en même temps son camarade d'école normale, cet homme de haute raison et de grand courage, M. Hachette, rendit aux études un service immense, et est demeuré le type de la lexicologie classique. Bien qu'un autre professeur d'une science consommée, d'un mérite rare, d'une puissance de travail extraordinaire, M. Courtaud-Divernèresse, ait donné depuis un dictionnaire français-grec d'un plan beaucoup plus vaste et d'une substance beaucoup plus abondante que le dictionnaire français-grec d'Alexandre, son œuvre, estimée des savants, n'a pu présenter au même degré les qualités d'ordre, de clarté, de sobriété que réclame avant tout l'usage scolaire.

Dans ses travaux d'érudition pure, le *Pléthon*, les *Oracula Sibyllina*, la publication entreprise avec M. Hase, pour l'Académie des inscriptions, des historiens grecs de croisades, ... M. Alexandre devait porter les mêmes qualités de rigueur et de méthode, qualités inhérentes à son esprit, et qui firent de lui le type du maître, comme elles donnaient un caractère typique à tous ses ouvrages. Le plus complet, le plus important de tous, est sa double édition des *Sibyllina*, grec, latin et notes, avec un volume de traités latins qui reste l'œuvre maîtresse en cette matière. Sa première édition proprement dite des *Oracula Sibyllina* parut en deux fois, 1842-1853. Le volume des *Eccursus* est de 1856, et forme avec l'édition de 1869, un ensemble complet.

On voit, par cette dernière date, que M. Alexandre travaillait, il y a peu de mois encore, à cette sorte de testament scientifique qui forme la conclusion de l'ouvrage sous ce titre : *Notæ sive editoris curæ postremæ ad libros omnes Sibyllinos*. L'ensemble de cette œuvre, plus connue en Allemagne qu'en France, et qui n'a pas encore produit tous ses résultats, avait été pour lui la préoccupation grave de sa vie entière. Poursuivi de l'inquiétude de mourir avant d'y avoir mis la dernière main, il laisse percer dans sa préface finale sa satisfaction d'y être parvenu :

"Quod si quis me roget, cur qui olim tandiu istis immoratus sim vaticiniis, sero nunc, tanquam unum canere edoctus, ad idem redeam argumentum, dicam ad merendum bene de scientia suam cuique opellam sufficere ; pauperi colonio satis esse si parvum agrum probe colat. Adam, exiguum licet, hunc fundum proventu non carere ; et habere, quas præcipue metere juvet, sacræ etiam doctrinæ fruges."

Les inductions, en effet, que l'on peut tirer d'une partie de ces textes, qu'il est juste de faire remonter, avec M. Alexandre, au second siècle avant l'ère chrétienne, sont tellement graves, qu'il a légué à de plus jeunes que lui, et sinon à de plus hardis, du moins à de plus téméraires, le désir d'en tirer toute la moelle, et que, malgré les réserves gardées par respect et par prudence, il a cru devoir retirer d'avance toutes celles d'entre ses opinions qui se trouveraient contraires à la doctrine de l'Eglise : "His in notis et in reliquis hujus operis partibus si quid mihi exiit quod a sanctæ catholicæ Romanæ Ecclesiæ doctrinæ vel minimum abscedat, id omne volens repudio et pro non scripto haberi precor. Nicææ ad Alpes, die 20 martii, 1869."

Il était dans une piété profonde, et qui allait, dans cet esprit si méthodique et si ferme, jusqu'à l'observation rigoureuse de la règle. Mais cette sévérité pour lui-même et cette foi énergique n'excluaient ni la tolérance, ni la liberté d'examen, ni l'amour de toutes les autres libertés, y compris la liberté politique. L'homme naturellement et vraiment libre est obligé de s'entourer lui-même de barrières et de digues. Et il arrive que le passant qui regarde d'un œil distrait confond l'indigement avec le fleuve, prend pour un instinct du dogme et de la règle le trop de pétulance native.

Gallican en religion sans les illusions gallicanes, libéral en politique sans les illusions politiques, ainsi se complétait cet universitaire qui avait l'horreur du moi de l'école, ce savant accompli qui répétait souvent qu'il s'était trompé de route quand il avait pris celle du grec et de l'Institut. Jamais un plus inébranlable attachement au devoir, à une vie consue de devoirs, de règles tracées avec sa grande écriture, ne s'est allié à une plus libre indépendance de jugement et d'allure, à une observation plus impitoyable, à une ironie plus fine sous sa douceur, à un esprit plus redoutable. Le tout cédant à une pente vers l'inconnu, vers l'accident, vers la conversation piquante et de hasard, vers la flânerie à travers l'émigration, ou le livre, ou la ville, ou ces contrées voisines et amies qui sont pour le savant comme sa ville.

Une chute qu'il fit au mois de novembre dernier et qui a sans doute hâté sa mort, l'obligea de garder la chambre tout cet hiver, et l'une de ses remarques fut que pour la première fois depuis cinquante ans, il ne figurait pas dans les émeutes où se plaisent ces bons Parisiens quand on les sangle trop matin, et où la hauteur de la stature, devenue bien différente de ses débuts, l'avait souvent signalé au crayon des Daumiers de la place publique.

Il éprouva un autre regret bien plus vif : celui de ne pouvoir, comme les autres hivers, s'aller récréer le cœur et la tête à Nice, à Turin, à Florence, vivant, voyageant, étudiant, écrivant au jour le jour, à bâtons rompus, comme il le fait entendre dans cette lettre datée de Florence, le 14 mars 1868 :

"... Ne vous étonnez pas, je vous prie, des lenteurs de ma correspondance : je me lance quelquefois hors de Florence, mon quartier-général, pour de petites excursions, par exemple ces jour derniers à Siennæ. Je ne suis pas artiste, et ce qui m'intéresse le plus, même dans les objets d'art, que je vais admirer comme tout le monde, ce sont les souvenirs historiques qui s'y rattachent. De là vient que je m'adresse autant à un vieux palais délabré d'ancien podestat ou à une vieille salle de conseil de quelque ancienne république toscane qu'aux riches galeries du palais Pitti. J'ai acheté et je parcours quelques histoires bien élémentaires de ce pays, et cela m'aide à comprendre beaucoup de choses que je rencontre, une inscription en lettres romanes ou gothiques, un écusson à moitié effacé, une date qui m'étonne et rectifie mes idées sur un monument que je croyais moins ancien